J

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 65. — Mars 1879.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

MACKENZIE.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DU R. P. PETITOT AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de Bonne-Espérance, Fort Good-Hope,
1er juin 1878.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Nos fêtes de Pâques de 1877 ont été célébrées avec toute la splendeur que nous pouvons déployer à Good-Hope et, de la part de nos chers enfants des bois, avec toute la ferveur qu'on peut avoir à pareille latitude. Nous avons eu à cette occasion deux cents Indiens dans notre chapelle, ce qui jusqu'ici a été un chiffre inouï pour cette époque de l'année. Nos pauvres sauvages se dédommageaient de n'avoir pu venir en aussi grand nombre qu'ils l'auraient désiré aux fêtes de Noël de 1876. Mais la mission

du printemps a perdu à cette affluence pascale, à cause de la proximité des deux époques, les sauvages qui étaient venus faire leurs dévotions pour Pâques étant restés dans les bois au moment de la mission du printemps. J'avais fait, d'ailleurs, deux voyages chez eux, pour les préparer à la communion pascale, et les maris, pour qui c'est toujours une rude corvée que de traîner après eux femmes et enfants, chiens et bagages jusqu'à la mission et de passer là vingt-cinq à trente jours pour le seul bénéfice de leurs âmes, les maris, dis-je, avaient fait entendre à leurs femmes qu'elles eussent à profiter de ma présence dans les camps pour faire leurs dévotions, car elles ne verraient pas le fort ce printemps. Ces dames s'étaient exécutées en rechignant et en protestant, mais les maris tinrent bon.

Nous apprîmes plus tard qu'il existait alors une autre cause au *veto* prononcé par les hommes. Un ou deux voyants avaient prophétisé que, ce printemps-là, la débâcle devait faire arriver des banquises flottantes jusque sur l'esplanade où s'élèvent le Fort et la Mission de Good-Hope. L'eau devait inonder et emporter toutes les habitations des blancs. Ces folles paroles avaient été acceptées et crues comme des oracles et avaient occasionné une panique universelle parmi les Indiens. Plusieurs nous avertirent quelques jours avant la débâcle et ne furent nullement détrompés par nos railleries. Il fallut qu'ils vissent le fleuve libre de glaces et nos maisons encore debout pour être rassurés.

Au fond, cette prophétie n'était qu'un mensonge forgé par les voyants pour empêcher les sauvages de profiter du bienfait de la mission. Nous avons ici, depuis quelques années, deux ou trois vieux jongleurs qui, après leur conversion, sont revenus à leurs anciennes superstitions, ou plutôt sont tombés dans une sorte de démence qui les

porte à des extravagances, dont des fous seuls sont capables et que des insensés seuls peuvent accepter comme l'expression de l'inspiration divine.

Nos frères se souviennent probablement de ce jongleur qui s'intitulait le Fils de Dieu, et qui se livra à des voies de fait sur Mgr GRANDIN; de cet autre, se parant du même titre, qui eut étranglé Mgr CLUT, à Athabaska, sans l'intervention du regretté F. ALEXIS. Nous avons ici une nouvelle édition de la merveille, comme la mission Providence a la sienne, ainsi que le fort des Liards. Mais notre jongleur se donne comme le Père Eternel, et c'est Achille Ekérichli qui joue ce rôle. Ce bon vieux, que je considère comme tombé dans l'enfance, se fait adorer, ni plus ni moins. Debout et tenant gravement son chapelet dans la main, il fait passer les sauvages devant lui et tous doivent faire la génuflexion. Sa femme et sa belle-sœur lui servent d'acolytes, et se tiennent à ses côtés pendant la cérémonie. Le bonhomme veut entendre les confessions, chanter la grand'messe et rebaptiser tous les sauvages.

Au commencement du carême, il a fait la cérémonie des cendres et prêché la pénitence à pleins poumons. Il détourne ses compatriotes de venir nous voir, prétendant qu'il suffit tout seul pour assurer leur salut. C'est la même raison que donnait aux pauvres Loucheux de Peel's River, au printemps dernier, un sauvage qui s'était offert à moi pour me servir d'interprète auprès de ses compatrioles : « Je prie pour vous tous les printemps, quand je viens ici, leur disait-il, qu'avez-vous besoin de prêtre ? Est-ce que je ne vous suffis pas ?»

Malheureusement pour la réputation d'Achille, sa femme, elle aussi, se prit à rêver, un peu avant la Noël de l'année dernière, et la voilà qui, le matin à son lever, rassemble les sauvages, leur apprend qu'elle vient

d'avoir une vision de Dieu, que son mari n'est pas ce qu'il prétend, mais un grand menteur, tandis qu'elle est, elle, réellement la Sainte Vierge, envoyée de la part de Dieu, pour les exhorter à la pénitence : « L'être que tu as vu, disait-elle publiquement à son vieux mari, a des oreilles pointues et du poil partout le corps, gris comme celui d'une souris. Il m'a été révélé que c'est le diable en personne. »

Le vieux s'est tenu coi depuis lors, mais la vieille a pris sa place.

Ces événements ne m'empêchèrent pas de donner les exercices de la mission du printemps 1877, à la suite de laquelle, le 5 juin, je m'embarquai pour le fort Mac-Pherson, où je devais chercher à renouer avec les farouches Esquimaux des relations spirituelles interrompues depuis huit longues années ; je donnais également mes soins à ceux des Loucheux de Peel's-River qui voulurent bien ouvrir les yeux à la lumière de la vraie foi. Je fus assez heureux pour inscrire cinq familles qui passèrent volontiers et sans appel de ma part du camp de l'erreur à celui de la vérité. Toutefois je ne crus pas devoir recevoir leur abjuration immédiatement. Cette démarche demande la confirmation du temps et l'épreuve de la persévérance.

J'eus la satisfaction de voir les Esquimaux très-assidus à mes instructions et m'entourer littéralement le jour et la nuit (j'entends une nuit où il fait grand jour et beau soleil). Les anciens préjugés, les craintes, les soupçons d'autrefois vis-à-vis du prêtre, préjugés, craintes et soupçons qui étaient le fait de quelques protestants, semblaient bien tombés. Ces pauvres gens m'ont manifesté un certain abandon, me demandant des médicaments et m'amenant leurs malades. Ce sont là des actes de confiance qu'ils n'auraient pas osé faire jadis.

Grand a été leur empressement à se faire instruire, bien qu'ils n'aiment pas à se mettre à genoux, de crainte de ternir la blancheur de leurs hauts-de-chausses en basane. Plusieurs enfants m'ont été présentés et j'aurais pu les baptiser, sans l'intervention malencontreuse et les représentations de quelques espions protestants qui avaient toujours l'art de se glisser dans mon appartement quand je réunissais ces pauvres abandonnés. Qu'il est difficile d'opérer le bien, même avec la meilleure volonté du monde, et combien est rusé l'ennemi du genre humain qui, depuis tant de siècles, retient ces malheureux dans ses chaînes ! Il n'y avait pas jusqu'à certains Loucheux catholiques qui ne me fissent secrètement opposition auprès des Esquimaux par pure jalousie et absence totale de jugement, et aussi par manque de cet esprit chrétien que nos sauvages ignoreront longtemps encore. A leurs yeux, les *Innoït* ne valent guère mieux que des chiens. Ils s'indignent que je m'occupe de pareils êtres et que je ne leur préfère pas leur propre nation, oubliant qu'ils ont déjà dans le R. P. Séguin un pasteur qui vaut mieux que moi. Ce sont bien souvent ces petites ligues, suscitées par l'envie, qui font avorter nos travaux et qui entravent nos œuvres.

En juillet, j'étais de retour à Good-Hope, et je prenais alors le pinceau pour travailler à la décoration de notre petite église dont nous avions déjà, au mois d'avril, le P. Séguin et moi, peint et étoilé la voûte. Je peignis jusqu'à la mi-novembre, c'est-à-dire jusqu'à la disparition du jour, grâce à un poële que nous avons reçu l'automne dernier et que nous avons placé dans la nef, à laquelle il était destiné. La décoration totale de ce petit monument en bois demandera du temps, car j'ai l'intention, si Dieu le permet, d'y placeer dix grands tableaux, pour lesquels j'ai déjà laissé des panneaux libres. Je me con

tente de peindre des bordures, dont je varie autant que possible les dessins et les arabesques, grâce aux excellents modèles que j'ai apportés de Paris. A défaut de colombes inconnues dans ce pays, des perdrix ou gélinottes et des ortolans des neiges représentent le Saint-Esprit, et je donne à mes petits anges la ronde figure, rougeaude el bouffie et les yeux de jais écarquillés de nos petits sauvages, ce qui est du goût de leurs parents beaucoup plus que si j'en faisais de petits Ecossais aux cheveux d'or.

Je n'ai pu exécuter jusqu'ici que la moitié de ces bordures.

L'hiver qui vient de finir sera longtemps mémorable par la clémence exceptionnelle de la température, l'extrême pénurie de rennes qu'elle a causée et la multitude de loups et de gloutons que la faim a fait sortir des steppes et des bois, et a jetés sur tous les sentiers et autour de nos demeures. Loups noirs, loups gris, loups blancs, rôdant en plein jour comme durant la nuit, attaquant avec rage les hommes et les chiens, sans crainte du nombre de leurs ennemis et de l'isolement où ils se trouvaient eux-mêmes. Nous avons dû voyager armés, et, dans cette occasion, le revolver dont un de nos Pères me fit cadeau en France, m'a été d'un grand secours. Nous avons dû également faire la garde autour de nos maisons, et, pendant plus d'un mois, un de mes exercices journaliers, après mon action de grâces et en attendant le déjeuner, était de faire une tournée solitaire contre les loups, la carabine sur l'épaule et le revolver à la ceinture. J'ai même eu la satisfaction de contribuer à la mort de l'un de ces nombreux visiteurs qui venaient guetter et attaquer nos chiens jusque sous nos fenêtres. Je lui ai logé une balle dans la cuisse alors que notre serviteur l'atteignait à l'épaule.

Dans un des trois ou quatre voyages de cinq à six jours que j'ai fait, à la raquette, cet hiver, pour la visite des malades ou pour d'autres causes, le même jeune serviteur qui me précédait de deux ou trois jours, accompagné d'un enfant, fut assailli sur un lac par un loup blanc énorme, avec lequel il lutta en désespéré et qu'il ne parvint à assommer qu'après avoir été terrassé et avoir eu une main déchirée par le monstre. Je vis, ainsi que mes compagnons de voyage, le cadavre de la bête sur le bord du sentier ; le théâtre de la lutte portait des traces non équivoques d'un duel acharné et désespéré. Le loup était vraiment énorme et je me demandai, à sa vue, ce que j'aurais pu faire si j'eusse été à la place de notre serviteur, moi chétif, qui ai déjà diminué de moitié depuis mon retour dans ce pays.

Le 20 février, je partais pour le fort Norman et le Lac des Ours, mission de Sainte-Thérèse. Ce voyage à la raquette a duré dix jours, dix mortelles journées de souffrances, souffrances telles, que je n'en ai jamais enduré de semblables. Elles eurent pour causes un coup violent que je me donnai sur la clavicule droite en conduisant mon traîneau pesamment chargé, et cette douceur, j'allais dire chaleur exceptionnelle de la température, qui, occasionnant une grande transpiration, contribuait à m'affaiblir. Il est très-pénible de faire des marches forcées au milieu des neiges, sans chemin battu, de conduire une traîne pesante, ou d'ouvrir un sentier aux chiens, de se faufiler au milieu des mille dédales des forêts, de voyager par monts et par vaux, de creuser la neige pour y établir le bivouac. Ces exercices violents, multipliés et répétés jour par jour d'un bout à l'autre du moindre voyage, demandent au moins une température de 30 degrés de froid centigrades pour que les forces ne soient pas épuisées. Mais par 18, 20 et même 25 de-

grés au-dessous de zéro, ils deviennent énervants et réduisent un homme à sa plus simple expression. Plus il fait froid et sec, moins on souffre de la marche, parce que tous les mouvements qu'on fait sont indispensables pour l'entretien de la chaleur naturelle.

J'arrivai au fort Norman le 1er mars, à l'état de squelette, souffrant beaucoup de la poitrine, ayant l'épaule et le cou enflammés et un gros furoncle à la lèvre inférieure.

A cause de la pénurie du Caribou dans tout le pays, les Indiens de Good-Hope s'étaient transportés sur les terres stériles du littoral de la mer Glaciale, où vit le bœuf musqué, ressource de ces sauvages dans les années de disette. Le bœuf musqué ne voyage pas comme le renne, il est sédentaire et casanier. Nos enfants en tuèrent un bon nombre et en portèrent la viande au Fort. Mais l'odeur et le goût fortement musqués de cette viande, rancie d'ailleurs par son ancienneté, joints à l'odeur et au goût de la *boucane*, en font un mets fort peu estimé des blancs. Aussi, puis-je dire littéralement que, dans ce voyage, nous avons mangé de la vache enragée.

Au fort Norman et au lac d'Ours, je devais acheter de la viande de caribou que me vendraient les sauvages, et ce devait être la partie résistante de ma nourriture. A titre de douceurs j'emportais pour trois mois et plus : dix-huit livres de farine, six de riz, trois de thé noir, quatre de sucre et six d'orge non mondé. Vous pensez peut-être, bien aimé Père, qu'avec de si minces rations on ne saurait manquer aux lois de la mortification ; eh bien, on se permet quelques beignets le dimanche et les jours de fête on se passe la fantaisie d'un riz à l'eau sucrée. Tel fut le menu de mon dîner le jour de Pâques dernier. Quant à l'orge que chez nous on donne aux chevaux pour les engraisser, nous en faisons ici du café, quand nous sommes assez heureux pour en recevoir quelques kilos de la

mission Providence. Torréfié et pulvérisé, il offre une boisson tolérable.

Et l'ordinaire des autres jours, de quoi se compose-t-il, me direz-vous ? De viande de renne bouillie à l'eau et au sel ; viande maigre, sans saveur comme de l'amadou, et dont la dureté n'est surpassée que par celle de l'original et de l'ours.

Parlons maintenant de choses moins matérielles.

En laissant Good-Hope dans un état de demi-famine et exposé à l'invasion des loups affamés, nous nous flattions de trouver l'abondance au fort Norman et au grand lac d'Ours, dont les grèves stériles et les steppes immenses devaient être peuplés de rennes. Mais, cette année-ci, hélas ! la main de Dieu semble avoir frappé le pays tout entier ; pas un seul caribou n'a été vu ni tué au grand lac d'Ours. Nous trouvâmes le fort Norman désert. Tous les serviteurs avaient émigré dès le début de l'hiver au lac d'Ours, pour y vivre de harengs, à défaut de viande.

Le commis avait suivi leur exemple et si nous le trouvâmes à son poste à notre arrivée au fort Norman, c'est qu'il venait de s'y rendre tout juste pour expédier le courrier que nous portions. La disette et les loups régnaient au fort Norman ; au grand lac d'Ours, les loups et la disette. De tous les postes de traite, depuis le Portage la Loche jusqu'ici, le courrier nous apporta plus tard le même refrain : les loups et la disette.

Que faire ? s'en retourner à Good-Hope n'ayant pour toute provision que nos chiens de trait à mettre au pot-au-feu ou à la broche ? C'était faisable, mais je préférai chercher l'aventure et me transporter au camp sauvage le plus rapproché, afin d'y *arracher ma vie*, ainsi que le disent nos métis. Toutefois, je ne pouvais partir aussitôt ; j'étais harassé de fatigue, à bout de forces, très-souffrant de la poitrine et du visage, où mon furoncle me tordait la

bouche jusque sous le nez. Je ne pouvais même pas parler. Je dus donc prendre huit ou dix jours de repos, grâce à un peu de viande d'original que reçut le commis du fort Norman et qu'il partagea charitablement avec moi.

Enfin je repartis ayant des provisions sèches pour deux jours avec mon serviteur Loucheux, Alphonse Kut'ıan, jeune homme que j'ai baptisé au fort Anderson, il y a treize ans. Je comptais que mes forces seraient revenues, et connaissant fort bien la valeur de mes jambes de fer, je me disais que nous atteindrions aisément les sauvages. Au bout de deux jours, et nos provisions touchant déjà à leur terme, nous n'avions rencontré personne, sauf deux sauvages se rendant au fort, qui me dirent que les autres s'étaient déjà dispersés à cause du manque de vivres et qu'ils s'étaient mis à la recherche du caribou dans différentes directions.

Comme ces deux jeunes gens apportaient au fort Norman de la viande fraîche et que j'étais exténué, je ne crus pas prudent de m'aventurer plus avant dans une contrée entièrement dépourvue de bois, où règnent des vents violents qui, en quelques heures, effacent toute trace de sentier, et avec la presque certitude de ne pas rejoindre les sauvages. Je revins donc à la Mission que nous possédons au fort, pensant avoir fait mon possible et laissant à Dieu à faire le reste.

Quant à se transporter au grand lac d'Ours, il n'y fallait pas penser. Les sauvages de cette localité étaient alors divisés en une multitude de petites bandes, à cause de la pénurie de rennes et demeuraient à trois jours de marche de la Mission. D'ailleurs, celle-ci ayant été dépouillée deux ans auparavant, quoique sans mauvaise intention, par un *post-master* en détresse, était devenue depuis lors inhabitable.

Je vécus au fort comme je pus, oppressé toujours de

la poitrine, et de plus, souffrant d'un mal de raquettes qui me laissa écloppé pendant plus de huit jours. Je ne reconnaissais plus mon tempérament élastique d'autrefois.

Il n'y a pas eu dans tout le pays une seule piste de lièvre blanc, de perdrix, de faisan ; le poisson lui-même a fait défaut. Sans la bénignité exceptionnelle de la température, plusieurs sauvages seraient sans doute morts de faim. Cette raison n'a pourtant pas empêché les sauvages des montagnes Rocheuses, étrangers et infidèles, récemment arrivés de l'Ouest au fort Norman, de vouer à la mort, cet hiver, dans les steppes du grand lac d'Ours, trois enfants orphelins : deux petites filles et un petit garçon. Je ne sais si la première était baptisée ; les deux autres l'avaient été l'an dernier, par le R. P. Ducot. C'est pour la première fois que je vois ces sauvages, qui paraissent venir des contrées évangélisées tout dernièrement par nos pères de la Colombie Britannique. Ce sont encore de vrais Caribous par les sentiments, ainsi que vous allez en juger.

La plus âgée des deux petites filles pouvait bien avoir de huit à neuf ans ; elle fut laissée dans un campement que l'on quittait, par son oncle ou son tuteur, sous prétexte que les traîneaux étaient trop chargés et qu'on allait revenir la prendre. Les enfants sont si accoutumés à garder les loges en l'absence de leurs parents, que la pauvre petite ne se douta de rien. Le malheureux Tsapfuipa toutefois, avait fait diligence et mis entre lui et la pauvre abandonnée plus de chemin qu'elle n'en pouvait faire, à cet âge, dans une courte journée d'hiver. La pauvre petite attendit, attendit, jusqu'à ce que la mort la saisit.

Des serviteurs du fort Franklin, qui allaient à la découverte des sauvages, parce que eux aussi manquaient de vi-

vres, trouvèrent son petit cadavre gelé, dans le vieux camp abandonné, à côté des traces d'un feu depuis longtemps éteint. L'enfant avait un pied déchaussé et allongé sur les cendres refroidies et glacées. Elle était couchée sur le côté, tenait sous son bras ses petites raquettes et paraissait dormir. Mais son visage portait des marques d'anxiété et de détresse. On suppose que, lassée d'attendre et soupçonnant enfin l'affreuse vérité, voyant d'ailleurs son feu s'éteindre et ne possédant aucun moyen de le raviver, la malheureuse petite fille aura voulu suivre ses parents inhumains, mais que, incapable de faire une longue marche et surprise par le froid et par le vent dans les steppes qui bordent le grand lac, elle sera revenue au feu pour se chauffer les pieds ; que dans cet acte même elle aura été saisie par le sommeil et l'engourdissement qu'engendre naturellement le froid et que du sommeil elle aura passé à la mort sans même la sentir venir.

Les deux autres enfants abandonnés étaient aussi des orphelins, mais en bas âge. Pauvres petites créatures, quelle n'aura pas été leur frayeur, leur désespoir de se voir ainsi délaissés, eux si innocents, si inoffensifs ! L'auteur de ce double crime est un jeune homme de vingt-quatre à vingt-six ans, au visage doux et toujours souriant, au regard limpide, à l'air aimable ; qui dirait que sous ces dehors honnêtes se cache tant de lâche et froide cruauté ? Un des deux enfants, la petite fille, était la propre sœur de ce monstre, le petit garçon était son neveu ! O charité de Jésus-Christ ! que tu auras à faire pour changer ces cœurs de bronze que le remords n'atteint pas, et qui ignorent, ce semble, jusqu'aux cris de la conscience !

Dans l'impossibilité où je me trouvais de voir et d'instruire les sauvages, j'ai dû faire de nécessité vertu et me contenter de travailler à la maison que nous possédons au fort Norman et qui a été construite par le R. P. Ducot,

Je l'ai rendue chaude, habitable et presque confortable. J'ai dû travailler presque tout le temps seul à la menuiserie ainsi qu'à des ouvrages de charpente et de maçonnerie, étant obligé d'envoyer mon unique serviteur au loin à la recherche des sauvages pour glaner de quoi vivre. Ses absences n'étaient rien moins que de dix à quinze jours.

Au mois de janvier j'appris, par quelques personnes venues du lac d'Ours, que les sauvages de cette localité s'étaient enfin rassemblés près du fort Francklin et qu'ils m'attendaient avec impatience. Une bande de caribous, la seule qui ait visité le grand lac d'Ours cet hiver, les avait attirés dans les parages du fort et avait aussitôt été l'occasion de l'abondance dans leur camp jusque-là affamé. Malheureusement il n'était plus temps pour moi de me transporter au milieu d'eux. La neige avait fondu, la surface des petits lacs était couverte de deux pieds d'eau froide et on ne pouvait plus se servir de chiens ni de traîneaux. Entreprendre un voyage de trois ou quatre jours dans ces conditions, en portant sur mon dos une couverture et ma chapelle, c'est ce que je pouvais faire à vingt-cinq ou vingt-six ans ; mais aujourd'hui je ne m'en sens plus capable.

Peu après les Indiens des montagnes Rocheuses dont j'ai parlé plus haut arrivèrent au fort Norman et vinrent tous me voir, avant de traverser le fleuve sur la dernière glace pour regagner leurs arides montagnes. Ils me firent baptiser leurs petits enfants, mais ils ne purent se décider à passer plusieurs jours auprès de moi, à cause de la disette. Je crois d'ailleurs que ceux de ces sauvages qui s'étaient rendus coupables des trois meurtres que je viens de vous raconter, redoutaient que je ne sévisse spirituellement contre eux dès que je les connaîtrais. Ils avaient hâte de s'enfuir avant d'être connus.

Après le départ de cette poignée de sauvages, je suis retombé dans ma solitude complète et j'ai repris le travail des mains et ma vie d'anachorète, occupé de temps en temps à pourchasser les loups loin de ma maison. J'en ai vu jusqu'à cinq, rôdant à la fois dans le petit steppe qui se trouve derrière la chapelle en construction.

Ainsi se sont passés ces trois mois Trois mois de solitude pour un seul jour de mission à une trentaine de personnes ! Pendant tout ce temps j'ai dû faire moi-même ma cuisine, raccommoder mes vêtements, laver mon linge ; obligé de me coucher avec le jour, faute de luminaire et de me contenter de viande bouillie.

Ainsi que vous en avez ici un petit aperçu, bien-aimé et très révérend Père, vous pouvez juger que tout est loin d'être succès, triomphe dans nos missions. Nous avons souvent bien des amertumes à dévorer, bien des peines à supporter. Fasse le ciel que les unes et les autres servent à ma sanctification et à celle des pauvres sauvages ! Pour m'encourager, je me dis qu'une âme est quelque chose de si précieux, que ce n'est pas trop d'en acheter trois ou quatre au prix de tant de sacrifices, le Fils de Dieu lui-même ayant donné sa propre vie pour elles. Peut-être entre-t-il dans les desseins de Dieu que la régénération de ces pauvres sauvages ne s'opère qu'à ces conditions difficiles.

Agréez, mon très révérend et bien-aimé Père, l'assurance du profond respect et de l'affection constante avec lesquels je suis votre fils très obéissant

E. Petitot, O. M. I.

